
M A N U S C R I T

LE COURONNEMENT DE RICHARD III

Tragédie historique

de Hanns Henry Jahnn

traduit de l'allemand (Allemagne) par Irène Bonnaud

cote : ALL26D1419

année d'écriture de la pièce : 1917-1920

année de traduction de la pièce : 2024-2025



Pour toute utilisation de cette traduction la mention suivante est obligatoire :
« Texte traduit avec le soutien de la Maison Antoine Vitez, Centre international
de la traduction théâtrale ».

Personnages

La Reine Elisabeth, veuve du Roi Edouard IV, plus tard épouse du Roi Richard III.

Le page Euryalus.

La suivante de la Reine, Zyane.

Le page Paris.

Pulter, le médecin de la Reine.

Le juge du Tribunal.

Bourreaux et gardes dans la Tour de Londres.

Ralph.

Henry.

Melchior.

Thomas.

(Ralph, Henry, Melchior, Thomas sont pages au château)

Page, anonyme, de Richard III *(convoqué pour coucher avec lui ou lui jouer de la musique)*

Hassan, page *(qui travaille comme garçon d'écuries, d'extraction modeste)*, amant d'Euryalus.

Jeune fille.

Richard, Duc d'York.

Edouard, Prince de Galles.

(les fils d'Elisabeth et d'Edouard IV)

Gardes du château.

Courtisans.

Richard, Duc de Gloucester, Régent, Protecteur du Royaume, puis Roi Richard III.

Serviteurs.

Christopher Urswick, prêtre.

Cardinal Bouchier, archevêque de Canterbury.

Maître de chapelle *(il joue de l'orgue)*

Lord Stanley.

Le valet de Lord Stanley.

Duc de Buckingham *(grand et fort)*

Lord Hastings.

Gurney.

Sir James Tyrrel.

(Gurney et Tyrrel servent d'hommes de main à Richard III)

Marc, le Fou du Roi Richard *(on fait des plaisanteries sur son gros ventre)*

Garde 1 dans la Tour de Londres

Garde 2

Garde 3 (Tull)

Sir Robert Brakenbury, commandant de la Tour de Londres.

Le geôlier de la Tour *(On fait des plaisanteries sur son poids)*

Soldats.

Habitants et commerçants de Londres *(bourgeois, au sens ancien)*.

Sir John, prêtre, secrétaire personnel du Cardinal Bouchier

Sir William Catesby, secrétaire du Roi Richard III

Lord Richard Ratcliff

Lord Lovel

Duc John de Norfolk

Sir William Brandon

Nobles.

Dignitaires du clergé.

Mercenaires.

Greffier de la chancellerie

Lord-Maire de Londres

Lord-Chancelier du royaume

Le Capitaine en charge des messageries

Ham, espion (*jeune écuyer envoyé par Ratcliff pour surveiller Buckingham*)

Serviteurs, soldats, éclaireurs, cavaliers, officiers, page-échanson de l'armée de Buckingham, dont

- Les deux éclaireurs qui viennent faire leurs rapports
- Le soldat qui raconte la poursuite de Ham
- L'officier-mercenaire qui veut des ordres clairs

Gardes 1, 2, 3 des appartements de la Reine

Matthias, un médecin (*allemand*) trouvé en ville

Urban Heussler, facteur d'orgue (*allemand*)

Dighton

Forrest

(*aides de Gurney et Tyrrel à la Tour*)

Serviteur à la Tour de Londres.

Acte 1

Scène 1

Chambre de la Reine.

Reine Elisabeth, le page Euryalus.

ELISABETH. - Je t'offrirai un costume de velours brun et dirai au peintre Mandarus de faire ton portrait dans cet habit. Tu dois avoir au-dessus des épaules un col tissé dans les meilleurs ateliers du Brabant.

Non, je veux qu'on puisse voir ton cou nu sur le tableau. Il doit te peindre comme les grands maîtres représentaient Jean-Baptiste enfant - avec un bâton dans la main - tu comprends, n'est-ce pas ? - et seulement la peau d'un ours brun autour des reins. Oh je voudrais que tu sois l'Enfant-Jésus et qu'on te cloue sur la croix afin que je puisse me faire offrir ton cadavre.

EURYALUS. - Vous ne devriez pas dire cela, Madame...

ELISABETH. - Je ferais fabriquer un cercueil précieux de marbre blanc, j'entourerais ton corps de peaux très souples pour que la pierre froide ne te fasse pas mal. Je te ferais porter dans la plus belle des chapelles funéraires, et les cierges des défunts, je les allumerais moi-même - ils s'enflamment dans des bras de cuivre rouge - et je pleurerais. Tu es beau, mon garçon.

EURYALUS. - Vous le dites avec tant de mots. Je n'ai jamais rien su de tout cela et j'ai honte.

ELISABETH. - Tu es bête. Si je raconte, sache que cela tient à des rêves, à des souhaits qui m'ont trouvée. Ne sens-tu rien en toi - es-tu muet par les sens comme sont les animaux ? Je n'aurais pas cru.

EURYALUS. - Je ne sais pas : dois-je faire réponse ?

Votre Altesse, j'aimerais chevaucher au loin sur la lande, absolument seul - alors je pourrais trouver aussi des rêves en moi. Ici ma tête est si vide, sans raison aucune.

ELISABETH. - Viens à moi !

Elle met ses bras autour de son corps.

Qu'as-tu, Euryalus ?

EURYALUS. - Il fait lourd, Princesse, et terne dans mon cœur, et indiciblement loin et calme dans ma tête.

ELISABETH. - Va, tu ne m'aimes pas !

EURYALUS. - D'un amour entier, chevaleresque, de cette ardeur qui m'a été confiée et m'accorde cet honneur.

ELISABETH. - Rêves-tu de moi la nuit, ou quand tu chevauches au loin ?

EURYALUS. - Parfois, maîtresse.

ELISABETH. - Et alors je suis toute à toi, ta chérie ?

EURYALUS. - Comment pourrais-je m'oublier à ce point !

ELISABETH. - Mais en rêve, un valet n'ose jamais assez - et tu es beau, ce qui adoucit le péché. Écoute, Euryalus !

EURYALUS. - Que commandez-vous, chère Majesté ?

ELISABETH. - Je me fais du souci pour toi.

EURYALUS. - Pardonnez si je vous ai offensée !

ELISABETH. - Ce n'est pas ce que je veux dire. Mais tu es malade.

EURYALUS. - Qui l'a dit ?

ELISABETH. - J'ai parlé avec mon médecin ce matin.

EURYALUS. - Et il vous a confié que j'étais malade ?

ELISABETH. - Il a dit qu'un voile de tristesse couvrait ton œil. Peut-être d'avoir trop ri ou trop pleuré, ai-je plaisanté. Mais il est resté sérieux et comme il a remarqué m'avoir fait de la peine, il m'a promis d'essayer son art sur toi avant que la maladie ne se déchaîne.

EURYALUS. - *My lady*, dites-m'en plus, car je suis sûr que vous savez tout de moi !

ELISABETH *l'embrasse*. - Ne pleure pas, l'ami, je ne sais rien. Mais j'espère que ce soir, quand il commencera à faire sombre, tu viendras me voir. Le médecin sera là.
Va à présent !

EURYALUS. - Je veux aller à la chapelle et prier.

ELISABETH. - Fais ça...

*Euryalus sort dans le plus grand désarroi. Après un moment, la Reine sonne.
La bonne, Zyane, entre.*

ZYANE. - Vous m'avez appelée, Princesse ?

ELISABETH. - Va chez le docteur Pulter et dis-lui que je souhaite lui parler au sujet d'une chose de grande importance. S'il se trouve n'être pas chez lui, j'enverrai des serviteurs à sa recherche.
Disparais !

La suivante sort.

Le page Paris entre. Il se jette à terre devant la Reine.

PARIS. - Ma Reine, mon âme devant toi est un brasier ardent, et mes sens, des sujets en révolte dont toi seule peux te rendre maître.

ELISABETH *froidement*. - Tu dis vrai, l'ami. Mais relève-toi !

PARIS *se relève*. - Dois-je te jouer du luth ce soir, ou voulons-nous coucher ensemble ?

ELISABETH. - Tu ne dois pas dire ça, tu entends ! Je ne veux pas que tu le dises !

PARIS *se jette à son cou.* - Mais je t'aime, je t'aime ! Et en pensée, je couche toutes les nuits avec toi. Je me suis fabriqué une reproduction de ton ventre. Les autres peuvent bien se moquer de moi...

ELISABETH. - Comment ?!
Tu as bavardé ?! Traître, canaille !

PARIS, *effrayé.* - Je n'ai rien raconté. Ils ont deviné mes chevauchées nocturnes. D'abord j'avais tout ce noir autour des yeux, - et puis le lendemain j'étais trop fatigué pour rester à cheval. Mais je t'aime tant : tu es Hélène pour qui Troie devait tomber. Les murs de mon corps sont-ils plus forts que les murs d'Ilion ? Tu as introduit la mort dans mes aines ; je le sens car le plaisir est mon maître. Mais je meurs heureux parce qu'en un sens lointain, je meurs pour toi.

ELISABETH. - Je vais te faire castrer, puisque tu abuses de ma confiance.

PARIS. - Princesse, que dis-tu ?!

ELISABETH. - Tu es malade, il faut que j'interroge le médecin à ton sujet, il doit y avoir un remède.

PARIS. - Tu veux me faire castrer ?!

ELISABETH. - Je veux seulement te guérir de tes souffrances.

PARIS. - Oh qu'as-tu dit ?

Le Docteur Pulter entre.

PULTER. - Quels sont vos ordres, chère Princesse ?

ELISABETH. - Je veux que ce garçon soit émasculé.

PARIS *crie.*

PULTER. - La chose doit-elle s'accomplir en secret ?

ELISABETH. - Non, les bourreaux s'en occuperont. C'est un abuseur. Je veux moi-même assister au châtiment.

PARIS *se jette à ses pieds.* - Grâce, grâce, Princesse, grâce ! Ne fais pas cette chose monstrueuse, pas avec moi ! Aie pitié !

ELISABETH. - Cesse ces hurlements ! Je suis lasse de toi. Tu es laid.

PARIS. - Tu ne m'as jamais aimé ?!

ELISABETH. - Tais-toi !

PARIS. - Même si tu ne m'as jamais aimé, laisse-moi m'enfuir dans le monde, comme une bête sauvage !

ELISABETH. - Pulter, occupez-vous d'appeler les gardes - qu'ils l'emmènent.

Pulter sort.

PARIS. - Dieu, Dieu, Jésus, aide-moi !
Pitié - ma Reine ! Ça fait si mal !

ELISABETH. - Si tu n'arrêtes pas tes jérémiades, je te ferai arracher la langue.

PARIS. - La langue aussi ?
Personne ne me viendra en aide ?!
Qui dois-je appeler ?
Qu'ai-je donc fait ?
Entrent quatre gardes.

ELISABETH. - Ligotez-le et fermez-lui la bouche !

PARIS. - À l'aide, à l'aide !
Oh Marie qui porta le Petit Jésus.
Oh, oh - comme vous m'attrapez !
Il est ligoté, on le bâillonne aussi.

ELISABETH. - Conduisez-le à la Tour !
Tous sortent.

Scène 2

*Tour de Londres.
Salle de tribunal obscure. Deux cierges. Juge, bourreaux. La Reine Elisabeth, Pulter. Des gardes entrent avec Paris, ligoté.*

ELISABETH. - Je pense, *Sir*, que vous vous êtes renseigné sur la mauvaise action dont ce garçon s'est rendu coupable.

JUGE. - Je l'ai fait, Majesté. Le garçon a volé.

ELISABETH. - Il m'a volé un collier de grand prix. Est-il nécessaire qu'il avoue ?

JUGE. - D'après la loi.

ELISABETH. - Mon docteur peut témoigner. Sans sa déposition, je crois que ce garçon nierait et ourdirait dans son cerveau quelque sombre histoire - son imagination bat la campagne.

JUGE. - Nous connaissons des moyens, choisis avec soin, d'utilité toute simple, capables de faire reconnaître la vérité au plus endurci. Mais dites-le : avez-vous vu le garçon prendre le collier ?

ELISABETH. - En voilà des questions ! Il l'a pris. C'est dit, une fois pour toutes. Il l'a pris pour gaspiller l'argent avec des putains de la ville. Il n'a jamais caché sa lubricité, je l'ai toujours trouvée repoussante. Je le voyais souvent s'en prendre aux bonnes avec des gestes obscènes.

JUGE. - Voilà donc les raisons.

Que le témoin parle !

PULTER. - Je l'ai vu, il l'a pris.

ELISABETH.- Il faut le castrer pour extirper ses désirs.

JUGE. - Que le garçon reconnaisse sa faute !

PARIS (*on lui enlève le bâillon de la bouche*).- Je n'ai pas volé, je n'ai pas volé les perles !!
Oh je veux parler et il faudra bien que vous me croyiez dans cette grande détresse !

JUGE. - Comment, crapule ?!

ELISABETH. - Deux témoins et il continue à mentir - quelle impudence ! Cracher ainsi au visage de la Reine d'Angleterre.

JUGE. - As-tu pris ce joyau ?!

PARIS *avec tendresse*. - Miséricorde, ma Reine, ayez pitié de moi, souvenez-vous : si j'ai pris ce bijou, c'était pour en enlever la poussière !

ELISABETH. - Ah vous entendez comme il chante ses aveux ?

PARIS. - Souvenez-vous ! Ayez pitié de moi, vous savez que je n'invente rien. Ne soyez pas comme ces pierres, qu'on a empilées ici pour faire ce trou sombre qui me coupe le souffle ! Quand je pense qu'il me faut les convaincre de mon innocence ! Elles ne suent que l'eau froide. Et même quand je hurle, elles restent mortes à mon discours. Mon Dieu, ne laissez pas votre âme être aussi morte, aussi lointaine que les étoiles. Pensez - même si ce n'est pas plus que ça - pensez que vous ne voulez pas être un bloc de pierre !

Que dire de plus ?

Voyez, si j'étais seul et emmuré, peut-être que je trouverais des prières capables de convaincre ce Dieu, sculpté dans le bois, cloué sur les planches, de descendre de sa croix et de parler aux pierres - pour qu'elles s'écroulent et se brisent en morceaux, et que je puisse m'enfuir.

Cela pourrait très bien arriver si j'étais seul ici, enterré sans espoir. Mais des êtres humains entendent ma voix. Sans doute faut-il en tirer une conclusion que j'ai oubliée.

Elle pourrait être : Dieu ne m'aidera pas parce qu'il a transmis tout son pouvoir aux hommes, et l'aide ne me peut venir que de vous.

ELISABETH. - Ton insolence passe les limites, tu insultes Dieu. Depuis quand est-Il un refuge pour les meurtriers, les voleurs, les adultères ?

PARIS. - Vous ne m'avez donc pas compris ?

JUGE. - Tu es un voleur ! Vas-tu avouer ?

PARIS, *agité de sanglots*. - Je n'ai pas touché ce bijou, je ne sais même pas de quel bijou vous parlez !

Le juge fait signe aux gardes. Ils déshabillent Paris.

Que voulez-vous ? Je n'ai pas dérobé les perles ! Pourquoi ne veut-on pas entendre mes paroles ?
À l'aide, à l'aide !

Dieu, Dieu, Jésus, cher et doux Jésus ! Je n'ai pas pris ce bijou !
Écoutez-moi ! C'est autre chose. Il faut me souvenir.

Laissez-moi du temps ! Qu'est-ce que vous faites ?

Reine, ma chère reine, je ne t'ai pas volé ton collier. Certainement pas ; je ne mens pas ! Crois-moi - peut-être, qui sait, c'était peut-être Euryalus.

ELISABETH. - Méchant, tu veux rejeter la faute sur d'autres ?

PARIS. - Non, non ; ce n'est pas moi, ce n'est pas moi le coupable ! Si les murs pouvaient parler, ils diraient que ce n'est pas moi le voleur.

ELISABETH. - Infâme canaille !

PARIS. - Tes mots mentent, Reine !

Il est attaché sur le cheval. Les bourreaux serrent les vis.

PARIS *pousse des cris stridents*. - Mon corps, mon ventre !

À l'aide, à l'aide !

Épargnez mon ventre, mes boyaux se déchirent ! Vous n'entendez donc pas !

Vous êtes sourds ? Voyez, le sang coule !

Vous êtes aveugles ? Des pierres, des pierres !

Grâce !

Qu'ai-je donc fait ?!

JUGE. - Avoue que tu as dérobé le collier de la Reine !

PARIS. - Comment puis-je le dire ? Je ne l'ai pas pris !

Les bourreaux serrent les vis davantage.

Mon ventre, mon ventre ! Arrêtez, un instant, écoutez-moi ! Je suis déchiré en deux.

Comprenez, j'ai dans le corps ce que vous n'avez pas, un sac de pus - et ce sac est train d'éclater, je le sens - regardez, vous me faites sortir l'eau du corps !

Vous ne voyez pas que le nombril se remplit de sang, que les veines sortent des aines ?!

Pitié, pitié, ça fait si mal !

Il crie fort.

JUGE. - Avoue que tu as dérobé le collier de la reine !

PARIS. - Je l'ai pris, je l'ai pris. Je l'ai pris dans son coffre !

Et il y a plus encore, hélas, si vous voulez tout savoir. Un marchand m'a donné de l'argent - et il a jeté les perles dans le fleuve !

JUGE. - Le garçon a avoué.

Cessez l'écartèlement !

Les bourreaux desserrent les vis.

Dois-je prononcer le jugement d'émascation puisque tel était votre souhait et que l'aveu est prononcé ?

ELISABETH. - Je vous en prie.

PARIS *fort*. - C'est affreux là-bas, au fond du fleuve. Les perles n'y ont pas la belle vie.

Quelle chute - quelle chute ! Mais je n'y suis pour rien, ma Reine, s'il a fallu qu'elles quittent ton cou.

JUGE. - N'écoutez pas ces bavardages, *Mylady*. Le châtiment commence à troubler son esprit. Je prononce ce verdict sur toi, voleur : on doit arracher ta virilité, la détacher de toi afin que tu sois comme un animal sans désir, comme les étalons castrés et les béliers dont on ne veut pas du fruit ! La sensation qu'on éprouve contre une femme doit t'être à l'avenir inconnu. Ton sexe effacé, pour laver ton crime !
Accomplissez le châtiment. Et notez la sentence dans le protocole.

PARIS. - Grâce !

UN DES BOURREAUX. - On enfonce le pieu dans la chair ?

ELISABETH. - Certainement !

PARIS. - Oh, oh, oh ! *Un bourreau exécute le châtiment. Paris hurle. On cautérise la blessure. On emporte Paris qui a perdu connaissance, les bourreaux et le juge sortent.*

ELISABETH. - Je me sens plus légère.
Pulter, partons d'ici !

Scène 3

*Hall d'entrée du château.
Les pages Melchior, Ralph et Henry. Une jeune fille.
Henry tient la jeune fille enlacée, les deux autres garçons se pressent vers eux.*

RALPH. - Ne sois pas si long !

HENRY. - Vous ne pouvez pas attendre que ce soit votre tour ?

RALPH. - Chez nous se tient droit ce qui chez toi pendouille !

HENRY. - On a tiré au sort et j'étais premier. Attendez votre tour !

HASSAN *entre*. - Beurk !

HENRY. - Qu'est-ce que ça veut dire ?

HASSAN. - Que vous êtes des boucs à putes.

HENRY. - Tu es bien pire.

HASSAN. - La preuve vous fait défaut pour avoir le droit de me parler ainsi. Vous recommencez à vous en prendre à moi parce que vous ne me croisez jamais avec des femmes ? Peut-être pensez-vous que j'en use avec mon corps comme les juments dans l'écurie ?

MELCHIOR. - Je vais te dire : tu es mauvais.

HASSAN. - Et vous êtes bons et pieux parce que vous prenez vos petites femmes pour en faire de petites putes, et Dieu ne les destine à rien d'autre qu'à en user de la sorte. Vous êtes si téméraires et

nonchalants, vous partagez un sentiment, le plus profond qu'un Dieu vous ait donné - et vous ne savez même pas avec qui. Utiliser une femme dont chacun se sert tour à tour, c'est laid. Moi je ne pourrais pas. Ça me dégoûterait de partager les délices de mon plaisir avec un autre - mots et gestes sentiraient le réchauffé.

Et quand on se perd, seul dans son coin, sur de grasses fillettes, c'est encore pire. Vous pouvez le voir avec Paris ; il se ratatine à vue d'œil et meurt.

MELCHIOR. - Une fois j'ai entendu le sage Christopher - sa fonction n'est que d'être le prêtre de la chapelle, mais sa sagesse dépasse celle d'un cardinal - je l'ai entendu faire la leçon aux enfants du Duc Clarence.

HASSAN. - Et ?

MELCHIOR. - Edouard Plantagenet venait juste d'atteindre la puberté. Sa mère s'en était rendu compte et ne s'en était guère réjoui.

HASSAN. - Ça, j'imagine ; il s'est mis à coucher avec d'autres femmes qu'elle, et n'avait plus rien à offrir au veuvage de sa mère.

RALPH. - Quelle langue de vipère.

HASSAN. - Eh bien - et la fille ?

MELCHIOR. - Elle avait 13 ans

HASSAN. - Pubère elle aussi, et son frère couchait avec elle. Nous le savons. Qui ne le sait pas ?

RALPH. - Qui ne le sait pas ?
Qui le sait donc ?

HASSAN. - Moi.

Plantagenet, une fois, est venu me voir à l'écurie, il m'a raconté comme c'était chouette de chevaucher son joujou. Quel simplet : il pensait que je devais partager son trésor avec lui.

HENRY. - Que dis-tu ?

HASSAN. - Ce que je viens de raconter.

Mais j'ai décliné l'offre - non merci. Je lui ai dit que ma tête était moins bien accrochée que la sienne. Un sentiment impérieux s'est alors emparé de lui, il ne voulait pas me lâcher, il s'accrochait à mon bras comme si je devais aussitôt courir dans le lit de sa sœur. Par chance, une jument m'a frappé par derrière ; peut-être qu'elle l'a touché aussi, en tous cas, il m'a laissé et il est parti.

MELCHIOR. - La mère soupçonnait ce qui se passait entre ses enfants, mais comme elle ne savait rien de sûr, elle s'en est entretenu avec *Sir* Urswick et il a brodé un nouveau chapitre de ses leçons. C'est ça que je voulais raconter, que j'ai entendu.

HASSAN. - Et ce qu'il disait, c'était des phrases de haute science dirigées contre moi. Vous arriveriez à prouver que j'aurais dû jouir de la sœur d'Edouard et me laisser couper la tête pour ça.
Il rit.

MELCHIOR. - Est-ce que j'ai dit ça ?

HASSAN. - Non, tu ne l'as pas dit avec des mots. Mais tu m'as blâmé. Peut-être que tu l'as oublié après ce que j'ai raconté.

MELCHIOR. - Tu es méchant.

HASSAN. - Et toi, nous voyons que tu es la bienveillance même.

MELCHIOR. - N'est-il pas insolent ?

HENRY. - C'est un noble de la plus basse extraction ; mieux vaut se taire.

HASSAN. - Pour votre malheur, mon corps et ma tête ne sont pas plus bas que les vôtres.

RALPH. - Prenez la fille et partons ! Lui, laissez-le, ça fait trop longtemps que nous ennuyons cette adorable créature qui veut faire notre bonheur pendant que cet empoté nous ennuie.

HASSAN. - Pensez à vous et à votre corps, à Dieu, et s'il devait vous arriver quelque mal, pensez au péché qu'est votre lubricité impuissante.

MELCHIOR. - Baiser est un péché qui compte.

HASSAN. - Vous vous surestimez !

MELCHIOR. - Pense à ta faute et va te cacher !

HASSAN. - Le Prince de Galles et Richard, Duc d'York, couchent ensemble dans le même lit, ils sont tous deux pubères et aucun des deux n'a de putain. Pouvez-vous imaginer ce qu'ils fabriquent ?

MELCHIOR. - Soldat du diable, cochon puant !

HASSAN. - Brise ces mots que décline ta langue ou tu vas apprendre à connaître ma force et comprendre ta douleur !

Pourquoi vous en prendre à moi ?! Je n'ai pas dit qu'on doit renoncer aux femmes, encore moins que vous tombez dans le péché en vous vautrant sur elles. Mais quand on n'est pas fait pour courir les jupons, on peut s'en passer jusqu'au mariage, et peut-être jusqu'à la mort, et on s'évite de chatouiller le danger de mourir mille morts à cause d'histoires d'amour ou de jalousie. Je suis intelligent et vous voulez être fous, voilà tout.

Pourquoi est mort Édouard, fils du roi Henri ? Parce qu'il était un Lancastre ?

Mais non, parce que le Duc de Gloucester convoitait sa femme. Une lune à peine après ce meurtre, Anne devenait l'épouse de Richard.

RALPH. - Tu ne connais pas le sentiment qu'on a sur une femme. Tu parlerais autrement si tu y avais goûté.

HASSAN. - Soit, ce sentiment excuse sans doute le meurtre du Duc. Mes sentiments à moi jusqu'à présent sont bien assez riches sans femme. Tu me conseilles d'aller voir une putain pour procéder à quelque recherche scientifique ? Je risque fort d'y laisser la santé. J'ai d'ailleurs l'impression que vos demoiselles ne peuvent donner aucun gage que leur ventre n'est pas vénéneux : j'en connais qui avalent d'affreuses potions.

HENRY. - Laissez-le à ces sarcasmes, cet abruti ! Pour lui, l'ouverture des femmes n'est ni assez dure ni assez large. Il préfère les juments.

HASSAN. - Haha - et il faudrait laisser passer ça, comme on admet une vérité ? Le voilà qui plisse le front et se fait les yeux comme des charbons ardents pour dire que je pourrais m'y brûler. L'ami, tu as de beaux yeux - je me dis que je pourrais m'y plonger le temps d'une chaude soirée si tu n'en usais pas si mal.

HENRY. - Qu'est-ce que ça veut dire, crapule ?!

HASSAN. - Je dis que votre corps, bien qu'il soit pourri et puant et laid et dépravé, parvient encore à faire de l'ombre à votre âme. C'est dire son degré de dépravation !

MELCHIOR. - Il ne sait rien des usages du monde. Il vient d'une famille de paysans.

HASSAN. - Ton aïeul ne s'appelait-il pas Adam ?
Eh bien, le mien aussi.

MELCHIOR. - Il se vante de la soue où sa mère l'a mis bas - elle n'avait pas plus de sentiment qu'une truie qui ne sait pas qui l'a engrossée.

HASSAN. - Maudites canailles, vous êtes imbus de vous-mêmes ! Je vais jeter votre vie sous une méchante malédiction, car j'ai appris cet art de ma tatie.

MELCHIOR. - C'était une sorcière et on l'a brûlée.

HASSAN. - O toi, baiseur de cadavres qui voles leur masque aux morts. Toi aussi, on te brûlera !
Que la syphilis te dévore !
Pourquoi me disputer avec vous ! J'ai du nouveau.

RALPH. - Qu'y a-t-il donc ?

HASSAN. - Une histoire scabreuse qui vous chatouillera les oreilles.

MELCHIOR. - Partons ! Ce type commence à me faire peur, il fait une grimace après l'autre.

RALPH. - Non, qu'il raconte !

HASSAN. - Pas un page n'a dormi au château la nuit dernière, ils avaient tous échangé leur lit contre une moitié. Au dortoir, il n'y avait que Paris malade - il ne dormais pas et prenait du bon temps avec une reproduction du ventre de la reine.

MELCHIOR. - Il ne montait pas la garde auprès de Sa Majesté ?

HASSAN. - Non - cette tâche a été confiée à Euryalus qui d'habitude s'occupe des juments.

RALPH. - Crois-tu que Paris soit tombé en disgrâce auprès de la Reine ?

HASSAN. - Évidemment, je le crois. Nous avons deux malheureux de plus à la cour, l'un tombé en disgrâce, l'autre monté en grâce. Euryalus est délicat, de corps et d'âme ; les faveurs de la Reine, il en mourra. Il ne peut se gaspiller tel un torrent qui invite chacun à la baignade ou une musique qui

retentit partout. Même de la chair de reine ne parviendra pas à gonfler son membre. Il pouvait sortir le fumier des écuries et être joyeux, mais respirer des parfums sur le sein de la Reine le tuera.
D'une voix tremblante. Il aurait mieux fait de me ressembler : tout en angles, bâti comme un paysan. Mieux vaut embrasser les naseaux d'une jument que la gueule d'une reine en chaleur - pour lui et moi en tout cas.

D'une voix plus forte. Vous n'êtes pas de mon côté, nous n'avons rien en commun ! Je ressens quelque chose quand je passe la charrue, quand je brise les mottes de terre, quand je mords la terre (qui s'en souciera, qui le comprendra ?), je ne me délecte pas d'être dans les faveurs d'une Reine.

HENRY. - Il était à prévoir que Paris tomberait. Il était trop maigre et trop faible.

HASSAN. - Évidemment. Son engin n'était plus que roseau chancelant. Sa Majesté s'est vite aperçue que du sang ne cessait de couler de la blessure qu'elle lui avait infligé.
 C'est un danger pour moi d'être le plus fort d'entre vous : si Euryalus la déçoit - et il la décevra si elle le compare aux autres avant lui et aux deux maris qu'elle a connus - elle nous fera tous examiner par son docteur et il lui fera un rapport sur ce qu'elle brûle de savoir ; car il lui faut de la chair fraîche depuis qu'elle a vieilli, ça se comprend.

MELCHIOR. - Voilà Euryalus !

HASSAN. - Il sort de la chapelle ! Il a pleuré. Ce sont de mauvais signes.
Euryalus entre. Hassan s'adresse à Euryalus :
 Euryalus ! Qu'y a-t-il, Euryalus ?

EURYALUS. - Je suis malade.

MELCHIOR *aux autres.* - Il embrasse son mignon.

HASSAN *à Euryalus.* - Que dis-tu ?

EURYALUS. - Je dois être malade. Je sens que mon visage est de cire.

HASSEN. - Que t'est-il arrivé ?

EURYALUS. - Je ne vais pas bien. Je ne peux pas dire pourquoi. Un étranger regarde de l'intérieur de moi.

HASSAN. - Tu as la fièvre ?

EURYALUS. - Possible. La Reine a déjà parlé avec son médecin.

HASSAN. - La Reine ? Que... qu'a fait la Reine ? Je ne comprends rien de ce que tu dis.

EURYALUS. - Je ne peux pas m'empêcher de pleurer, je ne peux pas te dire combien je suis triste. Comme si j'étais condamné à être malade pendant des années, à devenir toujours plus laid, plus maigre, plus pâle, plus faible - je perds la voix - je ne peux plus supplier que des yeux - les yeux meurent en dernier, d'épuisement. Je ne peux plus me contenir, j'ai besoin de crier. *Il s'écroule dans les bras d'Hassan.*

HASSAN. - Dieu du ciel ! Je te tiens. Mais je ne te comprends pas. Qu'a fait la Reine ?

EURYALUS. - Elle a fait venir le médecin pour moi.

HASSAN. - Maudite !

EURYALUS. - Pourquoi jures-tu ainsi ?

HASSAN. - Tu ressens des douleurs ?

EURYALUS. - Des douleurs ? Non ; mais je suis fatigué comme un homme qui perd son sang - et la tête me tourne tant.

HASSAN. - La Reine a quelque horrible projet pour toi !

EURYALUS. - Comment le sais-tu ?

HASSAN. - Je le vois écrit dans tes yeux !

EURYALUS. - Qu'est-ce qui te prend ?!

HASSAN. - La mort est là, dedans !

EURYALUS. - Ne m'effraie pas !

HASSAN. - Pardonne-moi !

Il l'embrasse. Elle t'a envoyé prier.

Désespéré. Tu n'es pas malade ! Ce n'est pas possible que tu sois malade. Elle veut — Je ne sais pas ce qu'elle veut faire de toi.

Il s'écarte d'Euryalus.

EURYALUS *timidement, sans expression.* - Elle nous a ordonné de venir la trouver ce soir, le médecin et moi.

HASSAN. - C'est grave au-delà des mots.

EURYALUS. - Arrête, Hassan, tais-toi, Hassan...

HASSAN. - Il faut que je fasse quelque chose !

EURYALUS. - Tu déliras. Séparons-nous ! Tu me fais peur rien qu'à te regarder.

HASSAN. - Je tuerai ce monstre !

EURYALUS. - Qu'est-ce qui te prend ?!

HASSAN. - He ! Ne faut-il pas faire quelque chose ?!

EURYALUS. - Tu es très imprudent et tu vas trop vite en besogne.
Le peintre Mandarus doit faire mon portrait.

HASSAN *comme assommé.* - Oui, oui - et il y aura des crapules pour dire à la Reine que j'en veux à sa vie.

EURYALUS. - Hassan !

HASSAN. - Et elle le croira. Elle a beaucoup à craindre. Si seulement je n'étais jamais venu à la cour, et toi non plus, jamais !

Il attrape Euryalus, le prend dans ses bras, le soulève.

Nous pourrions nous échapper et nous cacher dans une grotte ?

J'aimerais tant défaillir un jour à tes côtés. J'aimerais verser tout mon sang, à cause de ce sentiment.

Ces types pensent que nous sommes deux débiles et l'instrument de leur répugnante luxure sourit lui aussi. *Il le laisse retomber.*

THOMAS *arrive en courant.* - Vous êtes au courant ? La Reine a fait castrer Paris.

HASSAN. - Quoi ?!

EURYALUS. - Ce n'est certainement pas vrai !

LES AUTRES. Parle !

THOMAS. - Il vient d'être jeté dans un cachot de la Tour avec ses blessures !

HASSAN. - Dis ce que tu sais !

MELCHIOR. - As-tu peur d'une loi secrète qui pourrait te punir ?

HASSAN. - Oh enfant de salaud !

Parle, Thomas !

THOMAS. - On dit qu'il aurait volé un bijou à la Princesse.

HASSAN. - Qui l'a dit ?

THOMAS. - Eh bien, la Reine, sans doute.

HASSAN. - Dis-nous en plus si tu sais plus ! N'invente pas de mensonges pour noircir le tableau.

THOMAS. - Je l'ai dit, il a été arrêté, conduit devant le tribunal...

HASSAN. - Devant le tribunal ?!

THOMAS. - Absolument.

HASSAN. - Alors il a vraiment volé ? On a retrouvé le bijou sur lui ?

THOMAS. - Je ne sais pas. Mais la Reine et son médecin étaient témoins...

HASSAN. - Et accusateurs aussi ?

THOMAS. - Oui. C'est parce que la Reine l'a demandé qu'il a été émasculé.

EURYALUS *crie.* - Je n'en peux plus. Pourquoi tu racontes ça ?!

THOMAS. - Pourquoi ne pas t'éloigner si tu ne peux entendre parler de sang ?

HASSAN. - Ne te mets pas en colère !

Dis, la Reine a tout regardé ? (J'en suis sûr, c'est comme si j'avais été près d'elle)

THOMAS. - J'ai entendu qu'elle avait surveillé l'exécution du châtement.

HASSAN. - Et Paris a crié ?

THOMAS. - Qui n'aurait pas crié ?

HASSAN. - Qui n'aurait pas crié ? Nous ne crions pas, nous qui écoutons ton histoire. Oui, sans doute, il a crié fort et elle n'a pas eu pitié de lui. Et nous non plus n'avons pas pitié de lui.

MELCHIOR. - Qu'est-ce que ça veut dire ?

HASSAN. - Qu'est-ce que ça veut dire ? Tu oses poser la question ?
Ça veut dire que si je n'avais pas le cœur et la raison à des endroits différents, je te battrais, pitoyable avorton.

MELCHIOR. - Écoutez-moi cette brute !

HASSAN. - Votre Reine de haute noblesse est plus brutale que moi. Elle a fait castrer son amant parce qu'elle s'en est trouvé un meilleur. C'est ignoble !

THOMAS. - Tais-toi ! Nous ne pouvons rien savoir.

HASSAN. - Vous ne voulez rien savoir. Vous êtes là autour de moi, vous vous taisez pour que je parle. Je vous connais. Je suis en colère, c'est vrai ; il pourrait bien y avoir encore de la bagarre avec moi aujourd'hui, bien que je ne la cherche pas. Peut-on rendre visite à Paris ?

THOMAS. - C'est un voleur.

HASSAN. - On ne peut pas.
Qui soigne sa blessure ?

THOMAS. - Il est souhaité que personne ne le fasse.

HASSAN. - Il est souhaité que personne ne le fasse ! On va le laisser mourir.
Mais vous savez et vous ne dites rien !

EURYALUS. - S'il te plaît, calme-toi !

HASSAN. - Bon conseil ! Je vois rire. On éprouve une joie silencieuse aujourd'hui, le soleil se lève sur ces visages. Dieu seul sait comment le diable reçoit la lumière, mais il en reçoit et nous, avançons à tâtons dans une nuit noire comme le sang. Comment se fait-il que ces canailles aient toujours plus de joie que quiconque ?
C'est pour ça que vous vous taisez ? Pourquoi suis-je seul à parler ?

RALPH. - Parce que tu es téméraire et hasardes ta vie avec ta langue.

HASSAN. - Tu as raison ; la vôtre, vous préférez en user avec les femmes. Je comprends très bien, j'ai tenu mon cœur plein de purin un peu trop près de messieurs les dévots et courtisans et les ai importunés.

Les pages s'éloignent l'un après l'autre. Hassan et Euryalus restent seuls.

On me castrera aussi, au moins ça - ou on me coupera la tête.

EURYALUS. - Que cries-tu là, Hassan ?
Tu as attrapé ma maladie.

HASSAN. - Ne dis pas de bêtises ! Je suis en bonne santé, tu l'es aussi. Il ne peut en être autrement : nous avons mêlé notre sang rouge dans nos corps. Et si tu venais à mourir, ton sang en moi deviendrait froid et je mourrais avec toi. Et l'inverse serait vrai aussi. Tu le sais bien.
C'est pour ça que je veux sauver ma peau : elle contient ton sang. J'en ai trop dit, devant trop d'oreilles. Je ne peux pas me taire. Nous sommes en danger, doublement en danger, trois fois en danger.

EURYALUS. - Je ne te comprends pas.

HASSAN. - J'ai bavardé, mais pas seulement.
C'est toi qu'aime la Reine ; et avec toi, elle veut faire quelque chose d'ignoble.

EURYALUS. - Ne dis rien !

HASSAN. - Elle prépare le pire pour toi.

EURYALUS. - Ne me fais pas peur !
J'ai déjà assez peur par moi-même.

HASSAN. - Tu es invité ce soir chez la Reine. Permets (dis oui, j'ai besoin de ta permission !) - que je me cache sous son lit.

EURYALUS. - Pour ta tranquillité, il faut faire autrement.

HASSAN. - Permets-le moi au nom de notre amour !

EURYALUS. - En va-t-il de notre vie ?

HASSAN. - Oui. La Reine est une créature du malin.

EURYALUS. - Je ne peux pas te croire (et encore moins le dire). Tu rends méchant ce qui n'est pas mauvais.

HASSAN. - Décide-toi, dis que tu ne veux pas être l'amant de la Reine !

EURYALUS. - Peut-elle exiger ça ?

HASSAN. - Elle le fera.

EURYALUS. - Non, non ! Tu te méprends sur ce qui se passe.

HASSAN. - Elle t'assassinera ou te castrera, tôt ou tard. Parle, donne-moi la permission de t'aider !
Parle !

Je vois venir les princes.

Cesse d'hésiter !

Viens, il faut partir d'ici. *Il entraîne Euryalus avec lui.*

Édouard, Prince de Galles, et Richard, Duc d'York.

RICHARD, DUC D'YORK. - Tu as remarqué que le Protecteur du Royaume - l'oncle, je veux dire - ne nous raconte que des histoires affreuses ? D'hommes qui sont nos ennemis, de maladies qui pourraient nous tomber dessus, d'épées prêtes à nous frapper ?

EDOUARD, PRINCE DE GALLES. - Il est devenu bavard ces derniers temps. Chaque jour il a une nouvelle histoire.

RICHARD, DUC D'YORK. - Je trouve ça étrange, horrible - pas naturel du tout. Je sais bien sûr qu'il ne nous aime pas beaucoup. Notre mère me l'a dit, mais plus encore, je l'ai deviné. Elle m'a aussi à moitié laissé entendre que le Duc de Gloucester avait assassiné ses fils d'un autre mariage. Mais ça a sonné à mes oreilles comme une légende, elle n'a rien expliqué en détails, c'était comme si elle racontait un rêve. Je lui ai demandé si elle n'avait jamais aimé un autre homme que notre père ; alors elle m'a donné un baiser brûlant et a dit : non.

Et elle a ajouté : «Les tombeaux murmurent, on paie pour le secret mort d'autres avant nous». Sa voix est devenue sombre.

J'ai senti qu'elle me cachait quelque chose.

EDOUARD, PRINCE DE GALLES. - J'ai souvent entendu dire que père n'avait pas été son premier mari.

RICHARD, DUC D'YORK. - Oui, c'est comme ça que j'ai compris le sens de ses paroles ; je me suis senti si étranger devant elle. Elle l'a deviné - et a fait l'éloge de Gloucester qu'elle venait de blâmer.

EDOUARD, PRINCE DE GALLES. - Ah, tu vois : on loue et on blâme d'un même souffle.

RICHARD, DUC D'YORK. - Mais que penses-tu de ça : dès qu'il fait sombre, il vient nous voir, nous effraie, nous raconte des histoires de caveaux, d'esprits mauvais, il allume des cierges, les jette à terre. Quand les cierges s'éteignent, il dit : «Il en est ainsi de notre vie». Si un morceau de bougie continue de brûler, il dit : «Celui-là était fils de Dame Fortune». Il nous torture aussi avec ces gravures atroces qu'il a fait mettre sur des cartes à jouer. La première représente la mort de Notre Sauveur. C'est affreux. Et puis la mauvaise fin de Judas ; encore pire. Et toutes les plus horribles façons de mourir. Elles me torturent en rêve, ma main te cherche dans le noir, j'appelle...

Vois - et à chaque fois quelqu'un m'étrangle. Le poumon se presse vers ma gorge comme pour vomir du sang.

C'est seulement quand je sens tes lèvres sur les miennes - je parviens à m'endormir dans le noir. L'oncle ne nous aime pas. Ses mots sont comme du poison ; tous les spectres de l'univers ne sont pas plus laids que ses mots.

EDOUARD, PRINCE DE GALLES. - Il nous a appris la peur. Mais peut-il faire autrement ? Il tremble sans arrêt comme si chacune de ses paroles était un poignard qui tombe en cliquetant devant lui.

Allez, viens, allons nous baigner à la rivière !

RICHARD, DUC D'YORK. - Ah non, j'aurais l'impression que quelqu'un est caché dans l'eau et veut nous noyer.

EDOUARD, PRINCE DE GALLES. - Je ne quitterai pas ta main, j'enlacerai ton corps, te presserai contre moi - tu seras calme alors et ne craindras plus rien.

RICHARD, DUC D'YORK. - Mais si on t'avait soudoyé pour m'assassiner, si tu m'étais infidèle ? J'imagine que tu m'attrapes, me pousse au fond de l'eau. J'ai l'impression d'en avoir rêvé.

EDOUARD, PRINCE DE GALLES. - Comment peux-tu rêver ça ?

RICHARD, DUC D'YORK *s'accroche à lui*. - Cher frère, cher frère, s'il n'y avait pas ces nuits ! Elles sont si obscures.

Je ne te vois pas la nuit. C'est pour ça - la peur.

EDOUARD, PRINCE DE GALLES. - Tu peux me deviner à la chaleur qui est près de toi.

RICHARD, DUC D'YORK. - Sans doute ; pourtant j'ai peur, c'est comme si je perdais mon sang et avec lui toute sensation. Même si je suis couché près de toi, c'est comme si j'étais très loin.

EDOUARD, PRINCE DE GALLES. - Tu es fou.

Je ne m'éloignerai jamais de toi, même pas dans la mort, parce que je t'aime. Et nul danger ne nous menace. L'oncle est vilain, c'est tout ; il a toujours aimé torturer ses chiens, enfoncer les éperons dans les flancs de ses chevaux, même sans raison. Il ne faisait exception que pour une jument - il me l'a raconté ; il la chevauchait du temps des guerres d'Écosse. Elle a été tuée pendant une bataille. De colère (on dit qu'il pleurait du sang), il a fait exécuter mille prisonniers d'atroce façon.

Maintenant il tourne ses lubies empoisonnées contre nous. Il est seul ; personne ne se donne la peine de lui adresser la parole - il est si laid. Il me l'a confessé un jour : « Mon jeune prince - je n'ai appris que peu de mots, appris encore moins à les utiliser et quand mon corps ose s'exprimer sur une chose (c'est affreux d'en être conscient), c'est toujours dans le but sanglant de... »

Silence.

Nous parlons à haute voix de ces peurs enfouies dans nos rêves (nous ne pouvons les comprendre mais il nous faut les connaître pour nous en protéger), parce que nous sentons du sang royal en nous - il nous fait craindre meurtre et autres mésaventures. Tous les Princes avant nous ont fait ce genre de rêves.

RICHARD, DUC D'YORK - On a assassiné aussi beaucoup de Rois, et même quelques-uns de nos parents, notre oncle, le Duc Clarence. Tu penses que leur mort violente n'était qu'un sentiment dans notre sang ?

EDOUARD, PRINCE DE GALLES. - Il en sera ainsi. Ne pense pas autrement de nos rêves et de l'effroi qui nous saisit quand nous croisons les premiers venus et que nous les prenons pour des tueurs à gages.

Viens !

RICHARD, DUC D'YORK. - Oui.

Scène 4

La chambre de la Reine.

La femme de chambre allume les cierges

ZYANE *avec une émotion féminine*. - Est-il juste que les pages, quand on consent à leur amour, parlent de leur lubricité devant tout le monde ?

Ce n'est pas juste.

Il doit le payer celui qui m'a crié en présence d'autres garçons : «Pucelle, quand tu allumeras les cierges dans la chambre de la Reine, prend garde ne pas tomber sur le corps d'un gaillard !». L'effronté ! *Elle sort.*

Elisabeth et Pulter entrent.

ELISABETH. - Qu'en pensez-vous, docteur : nous avons beaucoup de mets délicieux à la Cour ?

PULTER. - Qui pourrait en douter quand il a l'insigne faveur de partager une table richement garnie avec votre Majesté, je veux dire, quand sa Majesté lui en octroie la faveur !

ELISABETH. - Ne soupesez pas si précisément vos formulations. Vous pourriez avoir l'air d'un courtisan ; j'interroge votre cœur... Je voulais dire qu'il nous manque beaucoup à cette table, peut-être ce qu'il y a de plus délicieux.

PULTER. - Parlez seulement si une chose s'impose à vos désirs. On pourra vous la faire apporter.

ELISABETH. - Je n'en suis pas sûre.

Elle s'assoit, lui fait signe de faire de même.

Il existe des contes très anciens - des histoires de sorcières, de magiciens maléfiques, d'innocents, où, par un coup du destin, quelqu'un commet l'acte sacrilège de manger, rôti, le cœur, le foie, et même la chair d'un être humain.

Je ne crois pas dans les sorcières et les magiciens. Écoutez la suite : j'ai parlé, un triste jour de pluie de l'hiver dernier, avec un chevalier - c'était un guerrier. Il avait beaucoup voyagé - s'était fort distingué dans les guerres du Royaume et de ses alliés.

Lors d'une de ses expéditions, il s'est retrouvé en Afrique. Son navire s'était fracassé contre les récifs ; d'affreux requins s'en sont pris aux embarcations légères et aux radeaux quand, en dernier recours, les voyageurs ont tenté une navigation incertaine pour aborder à une côte inconnue.

Ils ont fini par accoster et sont tombés - ils ont cru leur dernière heure arrivée - sur des Noirs ; mais ces derniers - o miracle ! - ont reconnu dans le capitaine du navire leur seigneur et maître. Ils ont donné une grande fête en son honneur, et pour cette fête - c'est assez étrange - ils ont abattu un beau garçon que cet officier - peut-être était-ce par hasard ou, dans quelque instant d'égarement, par un élan du cœur - avait embrassé auparavant. On a fait griller le foie dans la graisse qu'on avait détachée des entrailles, la chair des cuisses, on l'a faite sécher au-dessus des braises et avec le sang, de façon fort habile, on a fait cuire un gâteau. L'effroi a saisi le capitaine quand il a vu ça, mais la crainte et la douleur l'ont retenu de tenter quoi que ce soit ; de toute façon il ne devait pas lui rester plus de sept hommes d'équipage. Il a été contraint de prendre place devant ce repas, et il a fallu qu'il mange, même si l'effroi lui serrait le gosier. Mais après s'être forcé à avaler les premières bouchées, il s'est rendu compte qu'il n'avait jamais rien mangé d'aussi délicieux. À chaque bouchée, quelque chose comme un amour sans nom s'insinuait en lui, il pleurait, mangeait, mangeait chair et sang du garçon.

Il tremblait en me le racontant, vantant les forces merveilleuses qu'on trouve dans le sang des enfants vierges.

Henri, Empereur d'Allemagne, n'a-t-il pas lui aussi été sauvé de la lèpre quand, à Palerme, on lui a versé dans son verre le sang chaud et fumant d'une vierge ? Les fakirs indiens, pour retrouver leur force, n'assassinent-ils pas des enfants dans le ventre de leur mère ?

L'homme a continué : «J'étais un fauve, pire encore sans doute - et pourtant, Reine, si je le pouvais, j'irais hurlant par les rues et le crierais : il n'y a rien de meilleur que de jouir de la chair de jeunes garçons.» Il était malheureux, il n'était plus sûr de ses désirs ; il craignait de devenir un assassin d'enfants.

PULTER. - L'illustre Thomas de Ramskate fait état d'un cas semblable dans son traité médical sur

les kobolds.

ELISABETH *avec mauvaise humeur*. - Ne me parlez pas du sang de grenouille froid qui servait à cet homme d'éllixir, réchauffé dans une cornue et mêlé d'herbes qui fleurissent à minuit à la croisée des chemins. C'est un conte de bonne femme, pas de la science.

PULTER. - Pardonnez !

ELISABETH. - Un tel repas pourrait être vraiment appelé royal ; mais c'est un simple roturier qui en a joui alors que nous autres têtes couronnées devons y renoncer.

PULTER. - Majesté...

ELISABETH. - Ne dites rien !

J'aimerais m'abaisser jusqu'à me changer en scorpione parce que je jalouse le repas qu'elle fait de son mari après la nuit de noces.

PULTER. - *Mylady*, les mots me manquent devant vous.

ELISABETH. - Nous avons de jeunes garçons, la Cour est sans cesse remplie de garçons paresseux, qui n'ont rien à faire, il y a de beaux garçons à la Cour - mais il ne nous est pas permis de les tuer !

PULTER. - Ma Princesse, ne désespérez pas !

ELISABETH. - Dieu lui-même n'a-t-il pas exigé d'Abraham le sacrifice d'un garçon ?

La vie de leurs sujets n'est-elle pas à la disposition des Rois quand une guerre dévaste le pays ? La vie dans tous les coins du royaume ne repose-t-elle pas dans ma main ? Ne puis-je pas demander à un garçon de se sacrifier pour moi ?

PULTER. - Majesté - ce droit vous revient, c'est certain. Le paysan n'abat-il pas son bétail ? Ne trônez-vous pas au-dessus des hommes comme le paysan au-dessus du bétail ? Fait-on plus violence à un homme qui est mangé par une tête couronnée qu'à une vache servie à la table d'un paysan ? Margaret, la Reine, enfin celle qui a été déposée...

ELISABETH. - Cette créature de la nuit, cette sorcière !
Eh bien, qu'a-t-elle fait ?

PULTER. - Elle s'est fait porter de Tunis des sauvages captifs, a fait couper leur sexe impudent, les a fait engraisser.

ELISABETH. - Elle a fait ça ?

PULTER. - Elle les a engraisés avec du lait d'ânesse et de la chair de paon.

ELISABETH. - La raison ?

PULTER. - Elle était très rusée...

ELISABETH. - La sorcière !

PULTER. - Vous le savez, le lait d'ânesse rajeunit et la chair de paon est imputrescible. En engraisant ces sauvages avec ces deux aliments, elle pensait que, par nécessité, leurs propriétés se

mêleraient à leur chair et que la jouissance de cette viande engraisée lui apporterait éternité et jeunesse.

ELISABETH. - Voilà pourquoi elle n'est toujours pas morte et fait de l'ombre aux demoiselles ! A-t-elle encore son écurie ?

PULTER. - Une fois, le Duc de Gloucester l'a forcée à manger de ce rôti jusqu'à l'indigestion, et il a aussi tué les laids eunuques en leur passant un piège à dents autour du cou.

ELISABETH. - C'est une infâme crapule.

PULTER. - Le Protecteur du Royaume ?

ELISABETH. - Mais pour une fois, il a bien fait. Ne parlez pas de lui ! Vous pourriez me montrer les écuries de Margaret si vous savez où elles sont.

PULTER. - Très volontiers.

ELISABETH. - Laissez, épargnons-nous le chemin. Mais faites en sorte qu'on ait des ânesses en âge de mettre bas - et des paons doivent parader dans le jardin.

PULTER. - Faut-il aussi faire venir des esclaves de Tunis ?

ELISABETH. - Non. Je veux me baigner dans du lait d'ânesse et j'aime manger du paon.

PULTER. - La ruse de Margaret échoue sur les falaises de votre sagesse.

ELISABETH. - Cessez. Je pourrais penser que vous vous moquez.

PULTER. - Décidément, je n'ai guère de chance aujourd'hui avec mes répliques.

ELISABETH. - Je sens que vous ne me comprenez pas.

PULTER. - Êtes-vous en colère ?

ELISABETH. - Mais aidez-moi à la fin !

PULTER. - Je vous offre mes services en tout domaine.

ELISABETH. - Je vous ai dit mon souhait.

PULTER. - Et je vous ai compris. Donnez-moi seulement le nom du garçon dont la chair vous fait envie !

ELISABETH. - Comment pourrait-elle me faire envie si je ne l'aimais pas, lui ? C'est parce que j'en ai envie que je l'aime.

PULTER. - Maintenant mes yeux voient clair.

ELISABETH. - Mais il est avec moi aussi froid que le verre, si revêche.

Ne pourriez-vous lui prescrire une petite poudre qui ferait descendre son sang jusqu'au bas-ventre ?

PULTER. - Il y a une poudre de ce genre. Doit-on la mêler à ses repas en secret ?

ELISABETH. - Nul besoin. J'ai dit au garçon que vous aviez constaté qu'il souffrait d'un mal intérieur. Il ne se refusera jamais à prendre une médication.

PULTER. - Voilà qui était très finement joué.

ELISABETH. - Le garçon va venir me voir ; nous allons le déshabiller, le mettre au lit ; vous allez le tapoter, le tâter, lui donner la poudre, et de son effet, tout le reste suivra.
Et demain, en temps voulu, avant que le soleil n'apparaisse au-dessus de l'horizon, vous revenez et insistez pour une opération.
Êtes-vous prêt ?

PULTER. - Je le suis.

ELISABETH. - Ne vous est-il pas arrivé d'encourir la peine de mort ?

PULTER. - Ne me le rappelez pas, Princesse !

ELISABETH. - Voilà, l'ami, une histoire à mon goût. Même quand j'étais petite, il y en avait très peu qui me plaisaient. La plupart ne m'arrachaient pas un soupir ; on n'en apprenait rien de ce qu'on ne savait déjà. Mais quand on arrachait le foie d'un animal, ou d'autres entrailles, quand on crevait les yeux d'un homme, quand on le brûlait, c'était atroce, mais nouveau. On approfondissait ainsi la connaissance de son propre corps, on apprenait qu'on peut mourir à mille endroits différents et enfin tomber en cendre et disparaître.
Silence.

ZYANE *entre.* - Le page Euryalus peut-il entrer, Princesse ?

ELISABETH. - Avez-vous la poudre sur vous, docteur ?

PULTER. - Oui. On vient d'en donner à un étalon.
L'Ambassadeur des Pays-Bas séjourne pour quelque affaire d'État chez le Duc, et quand ce dernier a vu le cheval du Hollandais, il a voulu mêler ce sang à une de ses juments, il a ordonné qu'on donne une potion à l'animal.

ELISABETH. - Le Protecteur du Royaume vous consulte aussi, docteur ?

PULTER. - Non, Majesté. Cette petite aventure est davantage dû au hasard qu'à la confiance qu'aurait le Duc en mon art.

ELISABETH. - Vous êtes heureux, Pulter !

PULTER. - Je le suis, Majesté.

ELISABETH. - Pensez à votre tête ! Elle est vous prêtée seulement, rien ne lui est donné.

PULTER. - Ne m'en faites pas souvenir !

ELISABETH. - Euryalus peut entrer !
Zyane sort.

EURYALUS *entre*. - Me voilà.

ELISABETH. - C'est bien.

J'ai commandé un beau costume pour toi, j'ai aussi fait rappeler le peintre qui était en voyage en province.

EURYALUS. - Et tout ça seulement pour me peindre ?

ELISABETH. - Certainement. Pourquoi pas ? Tu es très beau. Mais tu es malade, tu as l'air si pâle alors que les flammes des cierges rougeoient autour de toi. Viens, le médecin doit t'ausculter. Ne crains rien, je resterai près de toi. Déshabille-toi !

EURYALUS. - Comment cela pourrait-il se passer devant vous ?

ELISABETH. - Je me fais du souci pour toi. Il t'est permis de reposer sur mes coussins.

EURYALUS. - J'ai honte !

ELISABETH. - Tu es bête ! Pulter, aidez-le !

EURYALUS. - Reine, aucune femme ne m'a encore jamais vu, si j'excepte ma mère. Laissez-moi aller au dortoir.

ELISABETH. - Quelle pensée te passe par la tête ? Ne t'ai-je pas dit que je veux être une mère pour toi ?

EURYALUS. - Vous l'avez dit, il y a quelques jours. À quoi me sert-il de protester ? Mais ne me regardez pas ? S'il vous plaît, ne me regardez pas ! Ces lumières sont si insolentes, je ne peux échapper à leurs rayons.

ELISABETH. - Fais ce que j'ai ordonné.

Le docteur l'accompagne jusqu'au lit de la Reine, le couche dedans, le tapote et écoute son cœur.
Tu es beau, Euryalus. N'aie pas peur ! La maladie n'osera pas se déchaîner contre toi, la mort elle-même brisera sa tête creuse contre ton corps délicat.

Quand on est aussi magnifique que toi, on a Dieu à ses côtés, car il n'aurait pas amassé tant de détails délicieux en un seul corps s'il voulait ensuite se détourner de lui. Quand on est un élu comme toi, même la terre humide n'accepte pas qu'on vienne se décomposer en elle. Ton corps blanc est une prière à Dieu.

Comme il doit faire magnifiquement moite et sombre en toi - le sang chaud y circule et y bat au rythme des étoiles.

EURYALUS. - Avec quelle voix parlez-vous ?!

ELISABETH. - Je pense ce que je dis. Puis-je faire autrement qu'être enivrée de toi quand Dieu lui-même a connu l'ivresse quand il t'a fabriqué ?

EURYALUS. - Oh oh...

ELISABETH. - Qu'as-tu à pleurnicher ?

EURYALUS. - Je ne pleure pas.

ELISABETH. - Où en est-il, docteur ? Parlez !

PULTER. - Ce n'est pas grave, pour l'instant.

ELISABETH. - C'est bien. Nous voulons espérer pour l'avenir.

PULTER. - Je vais lui donner une poudre qui lui apportera un rétablissement complet.

ELISABETH. - Encore mieux.

PULTER *prend un verre d'eau, verse la poudre.* - Allez, Euryalus, bois !

EURYALUS. - Ce n'est pas du poison ? Vous ne voulez pas m'empoisonner ?

PULTER. - Ne dis pas de bêtises, mon garçon. Est-ce qu'un docteur et la mort sont la même chose ? Ils sont ennemis comme l'eau et le feu.

EURYALUS. - Mais quand ces deux éléments se mélangent, c'est deux fois pire.

PULTER. - Tu n'es pas idiot.

EURYALUS. - Que puis-je contre ce sentiment qui me permet, sans devenir fou, de confondre mort, médecin, et fossoyeur ?

PULTER. - Bois maintenant ! Tu dois aussi être guéri de la folie.

EURYALUS *boit.* - Est-ce le goût du poison ?

ELISABETH. - Tu nous offenses avec ces discours.

EURYALUS. - Pardonnez ! Je ne voulais pas.

ELISABETH. - Repose-toi un peu ! *À Pulter :* Restez encore, Pulter. Le garçon est si peu lubrique et docile.

PULTER. - C'est une joie de vous servir.

ELISABETH *écoute.* - J'entends de la musique, non ? Est-ce pour moi ? *Elle va écouter contre la porte.* Je distingue des flûtes et des luths.

Euryalus, cache-toi sous la couverture ! C'est un ordre ! Et si quelqu'un devait venir, ne te montre pas !

Que se passe-t-il donc dans ce château pour qu'on se rende chez moi avec le faste de la Cour ?

PULTER. - Je ne peux vous donner nulle réponse.

ELISABETH. - Et justement le soir où j'essaie de me reposer !
On ouvre la porte avec brusquerie.

UN PAGE *apparaît et clame.* - Le Duc de Gloucester, Protecteur du Royaume !

ELISABETH *en colère.* - Qui a l'impudence d'entrer de nuit dans ma chambre ? Ne suis-je pas la Reine, la seule personne qui puisse exiger à bon droit le respect qui lui est dû, même des Princes ?

Richard Gloucester entre, accompagné de courtisans, joueurs de flûte et de luth.

Tais-toi, musique ! Épargnez vos poumons, les flûtistes, ou vous manquerez de souffle, comptez sur moi - et vous, les luthistes, pendez-vous à vos cordes !

RICHARD. - Quelle charmante réception, élégante, raffinée ; il n'y manque plus que moi.

ELISABETH. - Vous êtes dans la chambre de la Reine, qui n'est pas une baraque pour faire la foire depuis que le Roi n'est plus à ses côtés.

RICHARD. - Encore et toujours cette vieille robe usée !

ELISABETH. - Il est aussi l'heure de dormir.

RICHARD. - Certainement, Reine. Qui pourrait douter que les étoiles sont levées et que les prêtres ont déjà oublié leur prière du soir ? Si vous le souhaitez - la Cour peut aller au lit ; des souverains cependant, il peut être demandé, de temps à autre, qu'ils dérobent quelques instants au sommeil, ou plutôt au doux repos de leur corps. C'est un mauvais roi, celui qui ne fait pas cliqueter parfois les chaînes de sa charge, comme font les voleurs en prison. Cela présente certains avantages : le peuple reconnaît qu'on porte vraiment un lourd fardeau, on coud les nuits au jour, et on s'aide de cierges parce que le soleil n'a guère de miséricorde, pas même avec les Rois.

ELISABETH. - Que signifie tout ça ?

RICHARD. - Je n'ai pas fini. Je suis la marionnette Roi, vous êtes la Majesté. Pense-t-on à la grandeur d'une roue prête à tourner quand les cierges vacillent et fument toute la nuit ? Non, on pense à autre chose. Devant l'alignement des fenêtres, on se dit : la Reine dort. Et si j'ai l'air pâle, amaigri, courbé comme un bossu, le visage creusé par les soucis, pense-t-on aux fenêtres allumées de ma chambre ? Non, on pense à autre chose. J'en ai à présent la preuve. Bref, je suis venu vous informer qu'il me faut écourter votre sommeil.

ELISABETH. - Avez-vous toute votre raison ?

RICHARD. - Avec la dévotion du plus humble de vos sujets, je vous invite à la retenue.

ELISABETH. - Expliquez-vous !

RICHARD. - Le fardeau du royaume est lourd ; j'aimerais le poser sur les épaules de celle qui y peut prétendre.

ELISABETH. - N'êtes-vous donc pas régent ?

RICHARD. - Certainement ; mais c'est vous qu'on appelle Reine. Le gouffre s'ouvre ici, mon nom n'est qu'un néant, même ajouté aux pièces du dossier. Avec les traits de mon visage, l'encre devient illisible. Demandez aux *Lords* et Pairs du Royaume s'ils n'ont jamais reçu de ma main davantage que des feuilles blanches, nues, lisses, belles, non-écrites. Et c'est pour ça que je travaille, pour que le sommeil d'une Reine efface l'encre dont je signe.

ELISABETH. - Reprenez-vous et cessez vos bouffonneries !
Que voulez-vous de moi ?

RICHARD. - N'est-il pas vrai que vous êtes la seule tête couronnée dans le pays, si j'excepte Margaret, la Reine déposée ? S'il vous plaît, aidez-moi de quelques coups de plume !

ELISABETH. - Est-ce moi qui gouverne ?

RICHARD. - On m'a abandonné cette tâche - mais il faut que ça change si on ne veut pas que ce pays soit démembré, braisé, rôti, par des guerres civiles. Si on ne veut pas que l'étranger puisse impunément essayer ses armes meurtrières contre les côtes anglaises...

ELISABETH. - Vous exagérez...

RICHARD. - Mais j'aime vous accorder le sommeil et le calme de nuits tranquilles. Quand ai-je été méchant au point d'exiger, tel le centaure, qu'on me sacrifiât le plus délicat des sentiments, vos rêves de volupté ? Le sommeil est une femme pour les femmes, ou peut-être est-ce un tendre garçon, à peine pubère ?

ELISABETH. - Le sens, *Lord Gloucester*, dites-moi le sens de vos paroles ! Vous m'égarez. Comme il est pénible de vous écouter !

RICHARD. - Voulez-vous vous aller au lit ?

ELISABETH. - Vous vous raillez ? Vous n'avez aucun respect, vous êtes comme un sanglier qui grogne.

RICHARD. - Alors dormez tout votre soûl, Madame la Reine ! Mais comme le pays a besoin d'un chef éveillé, je demande à nouveau votre main !

ELISABETH. - Vous en avez l'audace alors que j'ai déjà refusé deux fois cette main qui se pressait vers moi ?! *Lord* infâme, vous qui avez inventé un enfer plein de crimes épouvantables et n'en ressentez rien. Souvenez-vous des murailles de Pomfret, rappelez-vous vos meurtres, ne m'obligez pas à en dire davantage !

RICHARD. - Je m'attendais à ces discours ; mais cette fois, je suis sûr d'une issue différente de celle dont nous avons l'habitude.

Vous ne voulez pas croire que le pays est en état d'insurrection, qu'on n'épargne rien, pas même vous, qu'on piétine votre nom ?! Vous seriez peut-être déjà à terre, écrasée, si je n'étais venu chez vous cette nuit.

S'il vous plaît, regardez sous votre lit !

Vous tremblez, vous n'osez pas ? Alors je le ferai.

ELISABETH. - Arrêtez !

Attendez !

Arrière !

RICHARD. - Je vais tirer cet assassin par les cheveux ! Je suis en charge de la sécurité du royaume et du bien-être de Sa Majesté.

Il attrape Hassan qui était caché sous le lit.

He, mon garçon, jette cette arme !

EURYALUS saute hors du lit. - Hassan, Hassan, ils ne doivent pas te faire du mal ! *Il se pend à son cou.*

RICHARD. - Qu'est-ce que c'est ? Un deuxième garçon ? Nu ?!

Belle-sœur, est-ce que je comprends bien ? C'est ainsi que vous rendez honneur à votre mari ?

ELISABETH. - Qu'y puis-je s'il y a, non seulement des assassins, mais aussi des garçons lubriques qui se cachent chez moi ?

EURYALUS à Hassan. - On ne doit rien te faire ! La Reine m'aime, je te protège avec mon corps nu ; personne n'aura le droit de le blesser.

HASSAN à Euryalus. - J'ai été maladroit. Je voulais attendre la nuit pour te mettre à l'abri, que tu ne sois pas tué. *Il hurle* : La Reine voulait te faire tuer et te manger !

EURYALUS. - Hassan !

ELISABETH. - Canaille !

RICHARD. - Comme ces garçons bavardent - c'est adorable !

HASSAN à Euryalus. - J'aurais un témoin qui pourrait parler s'il était prêt à jouer sa tête. Mais comme il n'ose rien, je suis le seul à pouvoir parler, alors je t'en prie : crois-moi ! Je ne rêvais pas, j'écoutais, les oreilles grandes ouvertes.

ELISABETH. - N'y a-t-il personne ici pour paralyser la langue de ces grandes gueules ?

RICHARD. - Laissez-les parler, Madame, cela servira pour leur jugement.

HASSAN. - Vois ce médecin : c'est un boucher ! Je dois te mordre pour ne pas hurler ! Ne crie pas - si ça fait mal, c'est toujours moins douloureux que sentir ses boyaux qu'on arrache. *Il s'étreignent et restent collés l'un à l'autre.*

ELISABETH. - Vous avez raison, Gloucester ; je le vois : avec paroles et poignards, on conspire contre moi.

RICHARD. - Pas vrai ?

Je vais vous rendre service, belle-sœur. *Il transperce Euryalus et Hassan d'un seul coup d'épée.*

EURYALUS. - Aaaïe !

HASSAN. - Sois tranquille, il m'a touché aussi. *Il presse Euryalus contre lui, se vautre sur lui.* Je vais te maculer de mon sang puant, comme ça, la Reine aura le haut-le-cœur devant ta chair et ne te bouffera pas - car tu es beau. *Ils meurent tous les deux.*

ELISABETH. - Oh, oh, oh ! *Elle s'effondre.*

RICHARD *la rattrape, et méchamment, aux autres.* - Déguerpissez d'ici ! Singes sans âme, marionnettes sans vie, morceaux de bois qui ne voient rien - canailles ! Je n'ai plus besoin de public !

Les courtisans s'éloignent.

Docteur, vous partez aussi ! Je m'occuperai moi-même de la Reine. Votre tête se serait vendue aujourd'hui à bon prix si vous l'aviez confiée au bourreau.

Pulter s'en va.

Belle-sœur, à présent ta résistance est brisée. L'univers est un grand drap, et nous, un fil de son tissu ; si on se met à enlever des fils, il y a un trou, aucun doute. Aucun doute, il y a un trou, qu'est-ce que je raconte. Encore une chose : quand on nous enlève, nous autres qui sommes usés, on n'enlève pas grand-chose parce qu'on était déjà bien élimé avant ; mais les forts, ceux de boyaux et

d'or, quand on les arrache, ça arrive que le tissu tombe en poussière et crève, comme, à la mort de Jésus, le voile du temple qui séparait du Saint des Saints s'est déchiré du sol jusqu'aux solives du plafond. Ci-gisent deux êtres d'or et de boyaux.

C'est le sens de tisser un drap d'or et de boyaux ; mais encore et toujours, c'est un crime - une injustice ! - de tisser dedans de la saleté et du mauvais fil.

Madame la Reine ! Elle n'entend pas - ne veut pas entendre, parce qu'elle n'a pas encore réfléchi assez. Dire qu'on trouve ça drôle quand une truie pisse !

ELISABETH. - Où est l'assassin ?!

RICHARD. - Il est mort, belle-sœur. C'est ce que je peux dire de plus sûr à son sujet. Je me réjouis fort que vous retrouviez vos esprits, ils avaient l'air à plat.

ELISABETH. - Malheur à moi qu'une telle chose soit arrivée !

RICHARD. - Qu'une telle chose ait pu arriver ! C'est mieux formulé ainsi. Ce qui est arrivé est réglé ; mais qui nous garantit que nous avons puni de mort la cause de cet acte ?

ELISABETH. - Que dites-vous ?

RICHARD. - Nous avons surpris deux criminels, mais tout le Royaume paraît habité de criminels si on considère les choses différemment et qu'on juge les pensées comme des actes pendant tout le temps où elles peuvent devenir actes.

ELISABETH. - Vous me torturez, Dieu, vous me torturez tant !

RICHARD. - Je n'ai que la charge d'arracher un lambeau de drap de votre visage. Si la lumière crue de la réalité est trop perçante pour vos yeux, accordez-moi une apparence de dignité et, de mes propres mains, je tendrai de nouveau un rideau devant cette lumière qui vous fait mal. Pourquoi hésitez-vous ! Est-ce prendre tant de risques ?

Je suis un peu vieux et laid, jamais une femme n'a voulu de moi sans que je ne la force avec mes poings ou d'autres moyens. Ce n'est pas glorieux, mais c'est encore plus atroce pour moi, car sachez-le, j'ai des yeux, je peux aussi aimer, je peux aussi brûler d'amour. Je suis devenu comme un élément, il me faut détruire ce que j'aime afin qu'il ne me soit pas infidèle, et même, afin de le posséder ne serait-ce qu'une fois. Pourtant, je suis un homme, croyez-moi (ferais-je sinon la cour aux femmes ?). Si on démolissait la grimace qui me sert de visage et qu'on exposait mon corps sans tête, je trouverais beaucoup de maîtresses. Pardonnez que je fanfaronne à ce sujet. Une fois, j'ai rencontré une prostituée qui m'a voilé le visage et a déclaré ensuite : «Maintenant je t'aime». Encore une fois, pardonnez ! Je me présente devant vous en prétendant. C'est une lourde tâche pour moi qui ne possède pas la belle enseigne d'un nez noble, d'yeux incandescents, de lèvres rouges et charnues, de qualités charmantes. Madame ma belle-sœur, est-ce si affreux : j'ai besoin d'une femme pour mon corps. Dieu n'a guère été clément envers moi, personne n'a eu pitié de mes sentiments, vous-même m'avez foulé aux pieds. Vous souriez à présent, vous savez que le temps a joué en ma faveur ! Dites : si le temps se perd avec vous, je le veux aussi. (Certes, mon frère était beau, de corps et de visage).

Le soleil aussi est une Reine. Le temps aussi est une Reine. Elles m'ont toutes deux torturé longtemps ; mais elles ont fini par m'accorder leurs faveurs. Je bredouille devant vous parce qu'elles m'en ont donné le droit.

Ai-je dit que vous deviez m'aimer ? Je n'ai pas dit cela. J'ai demandé la grâce d'un mariage, pas le tribut de l'amour qui est tout autre chose. Je sais la différence. Si vous ne dites pas oui, je continuerai à parler. Les légions d'effroyables assassins prêts à bondir se tiennent derrière moi, pressent les mots hors de moi, courbent ma nuque pour en sortir ces sons caressants. Je n'ai en

aucun cas exagéré la détresse du pays, je vous ai encore caché beaucoup de choses.

ELISABETH. - C'est vrai, vous ne courtisez une femme qu'à condition de pouvoir user de vos poings ou d'une autre violence.

RICHARD. - La laideur n'a-t-elle aucun droit ? Ne puis-je pas user de la seule grâce que m'ait accordé la nature ? Croyez-moi, je suis, sinon, assez pauvre.

ELISABETH. - Vous m'émouvez.

RICHARD. - Je m'en réjouis fort. Je me flatte de parler clairement et surtout, je veille à ce que mon espoir ne prenne pas de grands airs.

Dites vite que vous avez pitié et que vous exaucez mes vœux !

ELISABETH. - Vous êtes très pressant.

RICHARD. - Pour que vous puissiez y réfléchir sagement, je peux très volontiers vous tenir un autre discours.

Regardez, ci-gisent deux garçons, assassinés. Je dis, n'est-ce pas, que c'était des vauriens. Qui peut le savoir ? Qui pourrait le prouver ? Un bouffon le pourrait, pas une Majesté.

Je suis l'assassin. Je ne veux pas dire que cela m'épouvante ; je ne suis pas craintif, en tous cas, pas très. Pourtant il y a ce sentiment - c'est comme être touché par quelque chose qui flotte dans l'air - comprenez-moi : nous respirons, nous respirons les esprits, les âmes des morts - nous les aspirons en nous - c'est un sentiment, une certitude en moi qui me susurre à l'oreille : ce garçon nu était un gigolo, on l'avait soudoyé pour venir ici. Toute la Cour respire cet air - et le même sentiment, la même certitude se dépose en chacun. Tous les événements violents sont nés d'esprits, ils sont sortis du sein de la terre, montés des eaux, comme du poison vient des brumes de l'air. Voyez, un juge peut passer deux jours à prouver le crime d'un homme ; dès qu'il est exécuté, plus personne n'y croit. Ce genre de choses est arrivé souvent ; personne ne peut dire le contraire. Ici aucun juge n'a parlé, l'air ne se heurte même pas à la résistance des paroles. C'est très mauvais.

De toutes les provinces du royaume arrivent des rapports sur d'étranges choses. Des morts sont ressuscités, des cloches d'église ont fait entendre leur voix alors que personne n'avait tiré sur les cordes. Nous ne pouvons pas nous défendre contre le souffle que boivent les hommes, nous ne pouvons pas interdire le souffle. C'est la limite de toute Majesté.

ELISABETH. - Où voulez-vous en venir ?

RICHARD. - Écoutez encore : vous avez fait castrer ce garçon, Paris, et l'avez fait jeter dans la Tour. Il va mourir parce qu'on n'a pas pansé ses blessures - elles se sont infectées. Craignez sa mort ! Son esprit se fera soudain accusateur, il témoignera contre vous, son âme parlera plus fort que sa propre voix ne pouvait le faire. Ne le laissez pas pourrir et mourir, faites-le soigner !

ELISABETH. - Pourquoi vous en inquiéter ?

RICHARD. - Ne savez-vous pas que le sang de ses blessures a empoisonné le brouillard contre vous ? Que ce solide garçon que vous voyez là est du poison répandu à terre ?

Puisque nos vies doivent s'allier, je veux vous avertir. Vous aviez l'intention de faire écarteler ces gredins et de les jeter dans une fosse commune. Renoncez ! Faites fabriquer un cercueil, faites-les mettre dedans, et faites-le porter dans une des caves voûtées de la tour, une des plus profondes. Cela peut consoler le vent.

C'était un sage celui qui a construit ce château, il a pensé à placer en-dessous des chambres funéraires secrètes. Il savait comment conjurer les esprits qui auraient pu l'étrangler. J'ai compris

son conseil et l'ai toujours suivi. Nous avons beaucoup fait de mal aujourd'hui. Décidons que c'est assez. Si vous mêlez les bourreaux à l'affaire, vous attirerez le malheur sur nous et ce sera irrévocable.

ELISABETH. - Vous tremblez ?

RICHARD. - Belle-sœur ! Là où mon bras ne peut aller, de là vient pour moi la menace, et il me faut trembler quand je suis souillé. Je ne connaissais pas les heures obscures de ce château jusqu'à maintenant. Mon œil s'est ouvert, j'ai compris pourquoi l'encre s'efface sur la feuille, pourquoi les cierges font une fumée bleuâtre, j'ai compris que les esprits qui me tourmentent ne sont pas tous vengeurs ; d'autres approchent qui mendient.

ELISABETH. - Mauviette !

RICHARD. - Vous ne voulez pas entendre ?!
Je ne veux pas de votre main, ni de votre couronne ! *Il bondit pour partir.*

ELISABETH. - Gloucester !

RICHARD. - Le malheur est inéluctable parce qu'il est dans votre esprit.

ELISABETH. - Restez !
Qui êtes-vous au juste ? Je ne vous connais plus.

RICHARD. - M'avez-vous jamais vraiment connu ? N'ai-je pas toujours été pour vous une image que vous vous étiez faite : ombres, laideur, instincts diaboliques ? Il vous semblait que cette image m'allait bien. Maintenant vous vous apercevez qu'elle ne va pas tout à fait. Elle m'a trop écrasé le visage. Je connais ça.

C'est ainsi qu'ils jouent au jeu de l'amour, de la haine, de l'amitié et de la religion - toute cette mascarade qu'on appelle vie. Ce serait amusant de leur arracher les masques ! Celui-là a saisi sa chérie et il sent qu'elle n'est qu'une éponge humide. Elle absorbe n'importe quelle eau : les flaques qui sèchent dans les rues avec les saletés aussi bien que l'eau d'une source claire. La sève de son mari aussi bien que celle d'autres hommes. Et ces squelettes qui vont et viennent, ce sont les masques derrière lesquels Dieu a placé la mort en chair et en os - et ces humains qui ne sont qu'estomacs, et ces femmes qui sont comme des vaches - on leur saute dessus, elles vèlent, donnent du lait - et ces hommes qui ne sont que paroles, dénuées de sens, mais doués de toutes les vertus du mot - honneur, sagesse, justice !

Les masques aiment, embrassent, se battent, ils procréent et donnent naissance, ils déclenchent des guerres et tuent. Si je me tenais sur une montagne, je ne pourrais qu'en rire. Mais hélas - j'ai été conçu par une bulle de luxure et une tonne de boyaux en bon état de fonctionnement, moi fruit, jeté dans le monde, juste un peu moins bête que vous tous, doté en plus du sentiment de savoir que plaisir et lait maternel sont un mystère dont nous nous cassons la cervelle à percer le sens.

Et si on arrachait les masques, il en apparaîtrait certains, faits pour l'éternité.

Encore une fois, vous ne m'avez pas compris, et vous ne savez toujours pas pourquoi je tremble.

C'est aussi bien. Sachez seulement que je ne suis pas tout à fait comme mon portrait.

Bonne nuit !

ELISABETH. - S'il vous plaît, restez !

RICHARD. - Je ne suis pas un monstre au point de ne pas avoir peur devant votre esprit.

ELISABETH. - Gloucester...

RICHARD. - Je pourrais être un fauve, un diable - mais j'ai peur. Elle réfrène l'enfer en moi et c'est bien. C'est très bien.

ELISABETH. - Je vous ai vu hésiter. Pardonnez si j'ai faussement et mal jugé de vos hésitations. Je me plie à votre volonté. En tout.
Vous dites que rien n'est encore perdu ?

RICHARD. - Puisque vous en décidez ainsi, rien n'est perdu ni abandonné.

ELISABETH. - Vous serez Roi, cela me traverse soudain l'esprit. Ce titre, accolé à votre nom, me met mal à l'aise. C'est pour devenir Roi que vous vouliez me voir ? Qu'est-ce qui vous pousse par là ?

L'éclat de la couronne ?

Vous êtes un Sphinx, une énigme à résoudre.

RICHARD. - Belle-sœur, j'ai besoin d'une femme et c'est sur vous que j'ai désormais le plus grand des pouvoirs.

ELISABETH. - Mais si on vous couronne Roi, tout le monde criera au scandale.

RICHARD. - Je prends sur moi, par des mesures mûrement réfléchies, de faire entendre raison à nobles et bourgeois à ce sujet. Quelle parole compte encore dans le Royaume si le puissant Duc de Buckingham est de mon côté ? *Il appelle dehors.* Gardes !

ELISABETH. - Que faites-vous ?

RICHARD. - Ce que j'entreprends maintenant est pour mon bien et le vôtre.

Des gardes arrivent.

Portez ces cadavres à la Tour ! Un jugement de dieu fera éclater leur culpabilité à tous deux.

On emporte les cadavres

ELISABETH. - Vous avez peur de minuit !

RICHARD *sourit.* - Elle peut dompter le diable en moi.

ELISABETH. - Vous êtes horrible, pas humain ; vous savez, mais sans but.

RICHARD. - Comme vous, ma Reine.